

les 3 tomes =

3.500

# LES BELGES

DANS

L'AFRIQUE CENTRALE

MCB  
1450/1



-----  
PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.  
-----



LES  
BELGES

DANS  
L'AFRIQUE CENTRALE

VOYAGES, AVENTURES ET DÉCOUVERTES

D'APRÈS LES DOCUMENTS ET JOURNAUX DES EXPLORATEURS

LE CONGO ET SES AFFLUENTS

PAR  
CH. DE MARTRIN-DONOS

TOME PREMIER



ILLUSTRÉ DE 150 GRAVURES, DE 3 CARTES ET DE 5 PLANCHES EN COULEURS

BRUXELLES  
P. MAES, ÉDITEUR-LIBRAIRE

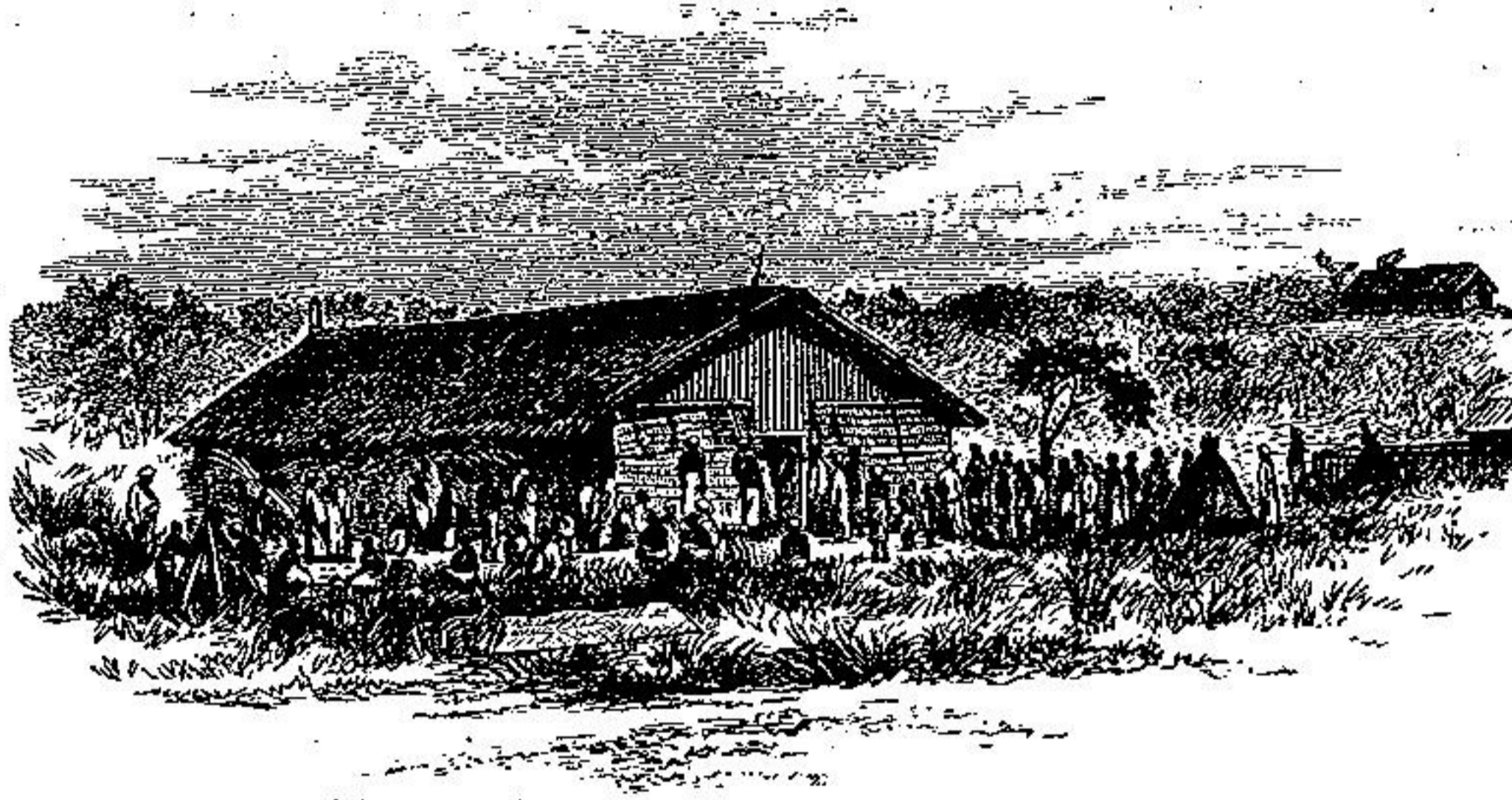
1886

— TOUS DROITS RÉSERVÉS —









## CHAPITRE PREMIER

L'État libre du Congo : ses limites, son fleuve. — Premières découvertes. — L'ambassadeur nègre : Cacuta. — Baptême du premier roi chrétien du Congo ; ses funérailles. — Couronnement du roi Alphonse. — Les *Vêpres congolaises*. — Les Anziques. — Les Giachas. — Le XIX<sup>e</sup> siècle au Congo : Expédition Tuckey.

**L**E 26 février 1885, réunis en conférence à Berlin, sous la présidence de M. le prince de Bismarck, les délégués de quatorze puissances : Allemagne, Autriche-Hongrie, Belgique, Danemark, Espagne, États-Unis d'Amérique, France, Grande-Bretagne, Italie, Pays-Bas, Portugal, Russie, Suède et Norvège et Turquie reconnaissaient un nouvel État africain : l'État libre du Congo. Ils lui fixaient pour limites :

1<sup>o</sup> A l'ouest, le littoral de l'océan Atlantique entre Banana et Yabé ; le



parallèle de Yabé jusqu'à sa rencontre avec le méridien de Ponta da Lenha; ce parallèle vers le nord, jusqu'au Tchiloango; la rive gauche de ce fleuve, jusqu'à sa source; une ligne courbe de ce point aux chutes de Ntombo-Makata du même fleuve, laissant sur le territoire français la station de Mboko, et sur le territoire de l'État libre celles de Moukoubi et de Manyanga; enfin, à partir de Ntombo, le fleuve Congo même, jusqu'au confluent de la Bounba, au delà de la station de l'Équateur, où la limite qui se dirige vers le nord-ouest reste à déterminer;

2° Au sud, le fleuve Congo, depuis Banana jusqu'un peu en amont de Nokki, la rive nord étant au nouvel État, la rive sud au Portugal; puis à partir de Nokki, le parallèle de ce point jusqu'au cours du Congo; cette rivière jusqu'à un point déterminé dans les environs du 9° parallèle, et une ligne brisée de ce point au lac Bangouélo;

3° A l'est, les rives occidentales du Bangouélo, du Tanganika, du Muta-Nzigé et de l'Albert-Nyanza;

4° Au nord, la ligne de faite (à reconnaître) qui sépare le bassin hydrographique du Congo de celui du Nil, du Chari et du Benoué.

Ces frontières, qui ne sont pour le moment exactement connues que dans leur partie occidentale, donnent au nouvel État une superficie approximative de 2,500,000 kilomètres carrés, traversés de part en part par le Congo.

Ce fleuve, qu'un développement total d'environ 4,500 kilomètres place au troisième rang des grands cours d'eau de l'Afrique, venant après le Nil et après le Niger, prend sa source entre les lacs Tanganika et Nyassa, se dirige d'abord vers le nord, atteint l'Équateur, où il décrit un immense coude, puis redescend vers le sud-ouest et va se jeter dans l'océan Atlantique, à Banana, par un vaste estuaire de 11 kilomètres de largeur.

C'est dans le cours du quinzième siècle, siècle si fécond en découvertes africaines, qu'il a eu la gloire de renverser, en faveur de la vérité, toutes les notions tous les systèmes géographiques connus jusqu'à lui, que l'estuaire du Congo fut découvert par le Portugais Diego Cam.

Vers cette époque, les expéditions maritimes des Portugais, dont l'initiative et la persévérance ont immortalisé le nom d'un de leurs plus grands princes, Henri le Navigateur, avaient révélé un monde nouveau.

Le cap Bojador avait été reconnu en 1434, le golfe de Guinée en 1482, et deux ans plus tard, Diego Cam, officier de marine et gentilhomme de la maison du roi don Juan II de Portugal, conduisant une flotte à la recherche de nouvelles contrées le long des côtes d'Afrique, atteignit l'estuaire du Congo.

Débarqué sur un coin de terre baigné par les eaux du fleuve, pour en



prendre possession au nom de son roi, le Portugais y rencontra des nègres et apprit d'eux qu'un souverain tout-puissant régnait déjà sur le pays du Zaire, comme ils nommaient de ce mot, signifiant « je connais » dans leur langue, la voie fluviale du centre africain.

Diego Cam, empressé de rendre hommage au noir souverain, dépêcha vers lui, chargés de présents, quatre hardis marins de sa flotte ; mais, ne les voyant pas revenir, il s'empara — raconte le géographe flamand O. Dapper — de quatre Congois qui lui parurent avoir de l'esprit, promettant de les ramener après quinze lunes.

Le roi de Portugal accueillit favorablement les Africains, les fit instruire dans sa langue et dans sa religion et, tenant à honneur de ne pas rendre parjure, vis-à-vis de barbares, l'un de ses nobles gentilshommes, don Juan II confia au même Diego le soin de reconduire dans leur pays natal les quatre premiers Congois civilisés.

Ayant de nouveau jeté l'ancre à l'embouchure du Zaire, Cam députa, cette fois, un de ces nègres vers le roi du Congo, pour le supplier de lui rendre ses quatre Portugais, puisqu'il avait, selon sa promesse, ramené les quatre Congois. La restitution s'effectua.

Pendant leur séjour dans le continent noir, les quatre Portugais avaient, à leur tour, appris le dialecte indigène, et imprimé au Roi du pays, par l'entremise de son oncle, le très haut comte de Songo, dont ils avaient su capter la confiance entière, des principes si courtois de civilisation, une telle horreur de l'idolâtrie que le roi du Congo pria Diego Cam de ramener, en qualité de son ambassadeur auprès de don Juan II, le nègre Cacuta, l'un de ses sujets retournés d'Europe.

Ainsi s'établirent les premières et cordiales relations des Portugais et des peuplades vivant à l'embouchure du Congo.

Il est difficile de suivre leur histoire à la fin du quinzième siècle et au début du siècle suivant.

A ces époques où l'on ne possédait ni les moyens d'investigation, ni les moyens de description, ni les moyens de publication dont nous disposons aujourd'hui, les anciennes chroniques traitant de l'Afrique en général se perdent le plus souvent, à l'égard du Congo, dans un inextricable dédale de faits naïvement racontés, de détails géographiques erronés, et de récits fantaisistes des mœurs et des coutumes de ses habitants.

Il faut arriver aux dernières années du seizième siècle pour obtenir, en 1598, une *Véridique description du royaume du Congo tirée des explorations portugaises*, par Philippe Pigafetta.

Cette vieille relation, prétentieusement qualifiée de « Véridique » par son



auteur, nous ramène en l'an 1578, où Lopez Édouard, de Benaventa, petite ville du Portugal, s'embarqua sur un navire marchand, le *Saint-Antoine* à destination du port de Loanda, qui faisait alors partie du royaume du Congo.

Arrivé, avec le voyageur portugais, à l'embouchure du Zaire, Pigafetta nous traduit les impressions diverses éprouvées par Lopez devant les riants paysages du fleuve, et les observations grotesques, ingénues, que lui suggère la vue des indigènes des deux sexes, noirs, aux cheveux crépus, parfois roux, dont les pupilles, noirâtres chez les uns, verdâtres chez les autres, tiraient sur l'algue marine. Il se perd bientôt dans de vagues considérations scientifiques au sujet de la crue des fleuves africains, et de la grandeur et des confins du royaume de Congo, qu'il divise en quatre parties.

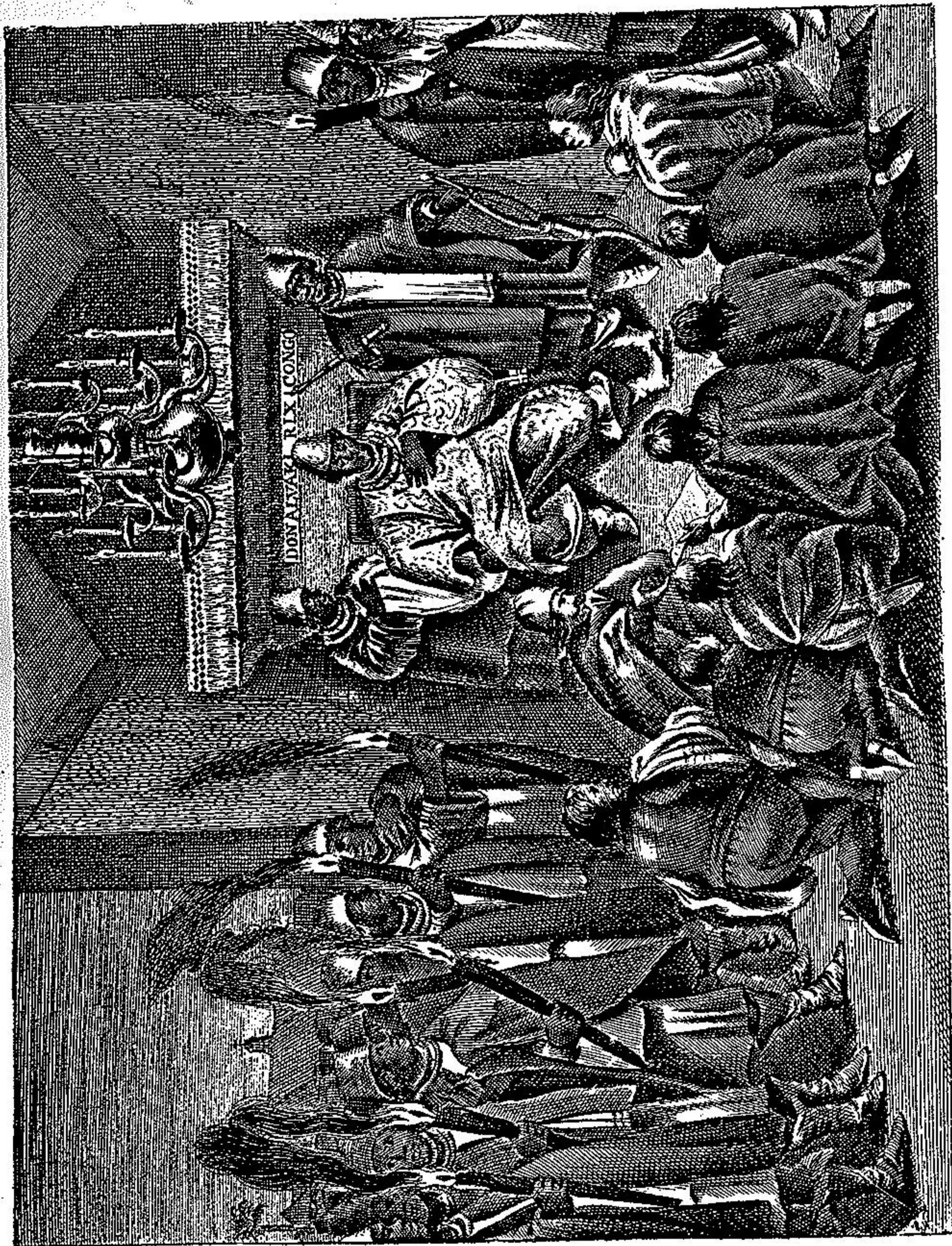
Nous ne le suivrons pas dans la nomenclature des erreurs géographiques qu'il commet, et qu'une époque plus récente a, du reste, rectifiées; nous lui emprunterons toutefois des détails intéressants et curieux sur les mœurs et les coutumes des peuplades nègres qui vivaient, au quinzième siècle, dans la vaste région, dont nous devons longuement traiter au cours de cet ouvrage.

Les populations du bassin du Zaire constituaient alors une multitude de petits royaumes gouvernés par des satrapes, vassaux parfois rebelles, mais tributaires des rois puissants du Congo.

Ces rois habitaient d'ordinaire une petite ville appelée Banza — Cour Royale —, nommée San-Salvator par les Portugais, et située au sommet d'une haute montagne, à 150 milles à l'est de l'Atlantique, dans la province congolaise de Pemba.

Leur palais, entouré d'une double enceinte de pierres, étalait au centre de Banza, sa masse informe et blanchâtre qui dominait toutes les maisons, toutes les huttes de la ville, où s'abritaient près de dix mille habitants. Du haut de ses terrasses, le regard ne rencontrant aucun obstacle, pouvait parcourir, comme d'une guette, toutes les régions avoisinantes, les unes, plates et fertiles, s'étendant à l'ouest jusqu'à l'océan bleu, les autres, montueuses et boisées, vers le nord et vers l'est, se confondant, à de lointaines distances avec l'horizon toujours pur du royaume des noirs. Auprès de lui, l'église métropolitaine et le cimetière, construits par les Portugais depuis leur apparition première; plus loin, les habitations des seigneurs, gentilshommes nègres des rois du Congo; ensuite les huttes et les gourbis des humbles esclaves, s'élevant à peine au-dessus des champs fertiles couverts de cultures, de belles prairies, d'arbres toujours verts, se groupaient en cercle,





LE ROI DU CONGO RECEVANT UNE EMBASSADE PORTUGAISE (D'APRÈS UNE ANCIENNE ESTAMPE.)







couronnant l'immense plateau circulaire formé par le sommet du mont San-Salvator, bloc gigantesque de rocher veiné de fer.

Une longue génération de rois païens du Congo avait sans doute, à tour de rôle, gouverné de ce point inexpugnable des millions de noirs sujets, étrangers à toute civilisation, mais acceptant le joug des plus forts, jusqu'à la venue de Diego Cam en 1484.

Peu après cette date, commença la génération des rois chrétiens du Congo.

Le premier d'entre eux régnait déjà lors de la découverte de Diego Cam.

Entraîné par la conversion de son oncle Songo dont nous avons parlé, ce roi du Congo consentit publiquement à embrasser la foi chrétienne en l'année 1491.

Quelques jours avant la date fixée pour la cérémonie de son baptême, un cortège bariolé de satrapes congais, précédé d'envoyés du clergé portugais, et suivi d'une foule énorme, incohérente, d'esclaves noirs agitant des crécelles bruyantes, frappant des tambours et remplissant les airs de leurs éclats joyeux, partit du port de Loanda, dans la direction de Banza.

Sur sa route, hâtivement balayée par des indigènes poussant des exclamations de bienvenue, il rencontra, à trois jours de marche de San-Salvator, les gens de la cour du roi venus, au nom de leur maître, souhaiter aux prêtres portugais l'accueil le plus favorable et le plus empressé. Partout, sur son parcours, les champs avoisinants, les collines, les arbres, furent couverts d'une foule innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants du continent noir, tourbillonnant dans les épais nuages de poussière qu'elle avait soulevés. En quelques jours il franchit la distance de l'Océan aux pieds du San-Salvator, et gravit jusqu'à Banza les sentiers rocailleux et abrupts de la montagne.

Le roi du Congo l'avait attendu assis sur son trône, échafaudage carré de planches de bois de santal, incrusté d'ivoire, dressé à la porte de son palais, suivant l'antique coutume des rois nègres, quand ils recevaient une ambassade, qu'on leur apportait des tributs, ou qu'ils remplissaient leurs hautes fonctions.

Arrivé devant ce trône, tandis que, dans les rues étroites de Banza et sur le plateau du mont, le cortège s'était répandu, l'un des envoyés portugais prêtre missionnaire, adressa au roi du Congo une harangue évangélique, et le baptisa du nom de Jean, premier roi chrétien du Congo. (Le roi portugais de l'époque était don Juan II.)

Un interprète portugais traduisit au roi la harangue. Le roi Jean se leva; ses gestes, ses paroles exprimèrent la joie que lui causait l'arrivée



des chrétiens; puis toute la foule des assistants fit retentir les airs de clameurs d'allégresse, et jura d'embrasser les croyances importées par les Portugais. Ceux-ci offrirent au nouveau converti les présents envoyés par leur souverain : des vêtements sacerdotaux filés d'or et d'argent, des ornements d'autel, des crucifix, des tableaux de saints, des bannières, dont les couleurs vives et voyantes séduisirent le souverain puissant du pays du soleil.

La cérémonie du baptême était à peine terminée que le néophyte roi apprit la révolte de ses sujets d'Anzica, habitants des rives du Zaire, à l'endroit où ce fleuve s'étale, comme un lac, sur sa plus grande largeur.

Le roi se mit en campagne, châtia les rebelles, et revint pour mourir bientôt après dans sa capitale de Banza,

La conversion toute récente au christianisme des noirs de cette contrée ne put les empêcher de faire à leur souverain décédé les funérailles accoutumées que ces peuplades réservaient à leurs rois païens.

Aussi, dès que les habitants de Banza eurent répandu chez les tribus voisines le bruit du décès de Jean du Congo, toutes les jeunes et jolies filles, négresses vierges du pays, soupirèrent-elles après l'insigne honneur d'être enterrées vivantes avec le cadavre du roi. Un grand nombre d'entre elles, toutes filles de qualité, se battit à la porte du palais. Parées de leurs habits de fête, les jambes cachées sous un triple jupon soyeux, dont chaque partie de différentes couleurs, frangée, garnie de houppes, se relevait à moitié pour se nouer à la ceinture, les seins et le dos couverts d'un manteau de tissu de feuilles de palmier, la tête enveloppée d'un petit bonnet rouge ou jaune, bas, terminé en carré, ces vierges, chargées de présents et de vivres, dons de leurs parents ou de leurs amis, se hâtaient de solliciter la mort.

Parmi elles, douze seulement devaient être appelées à servir, murées vivantes, le cadavre du roi Jean, enseveli et placé, dans la position d'un homme assis, dans un immense tombeau.

Entre-temps, la population nègre du Congo, pour célébrer les funérailles de son roi, se débaucha, hurla, dansa, chanta, fit bonne chère pendant toute la semaine qui suivit son décès.

Au roi Jean succéda son fils aîné, nègre converti et baptisé sous le nom d'Alphonse. Il dut son élection à l'influence des missionnaires portugais et au consentement des notables du pays. (Le trône du Congo n'était pas héréditaire, le fils aîné d'un roi défunt voyait parfois la succession de son père passer à un puissant satrape appuyé par ses égaux.)



L'élection du nouveau roi Alphonse occasionna des réjouissances publiques dans la capitale du Congo.

Le jour de son installation au trône, les principaux indigènes, personnages du pays, quelques sujets portugais résidents, s'assemblèrent dans une cour du palais, carrée et à découvert, fermée d'une muraille à chaux et à ciment élevée un peu au-dessus d'une hauteur d'homme. Au milieu de la cour, un magnifique tapis, précieux cadeau d'un roi portugais, était étendu, supportant au centre un fauteuil de velours rouge aux bras sculptés et dorés, devant lequel reposaient, placés sur un coussinet également de velours, une couronne brodée d'or, d'argent et de soie, trois auréoles d'or de l'épaisseur du petit doigt, et une bourse, don d'un missionnaire, qui renfermait une bulle et des indulgences pontificales.

Le futur roi Alphonse comptait au nombre des personnages prenant part à cette assemblée, sans savoir si le sort lui serait favorable.

Douze satrapes, gouverneurs des plus puissantes provinces du royaume, ayant décidé son élection, ordonnèrent au héraut, grand noir hérissé de plumes de toutes sortes d'oiseaux, de prononcer à haute voix les paroles sacramentelles d'usage : « Qui que tu sois qui dois être élu roi, garde-toi d'être concussionnaire, vindicatif et méchant, sois ami des pauvres, donne des aumônes pour la rédemption des captifs et des esclaves, secours les affligés, favorise l'Église, conserve la paix à ton royaume, ne romps jamais l'alliance qui est entre toi et le roi du Portugal, ton frère. »

Ces paroles dites, des musiciens esclaves à demi vêtus, présents à la cérémonie, jetaient au vent les sons discordants de leurs divers instruments et dansaient des sarabandes effrénées.

Deux des satrapes, prenant par la main Alphonse, le nouvel élu, l'amènèrent au fauteuil royal, dans lequel il s'assit; puis l'un deux lui posa la couronne brodée sur la tête, l'autre ajusta les anneaux d'or aux bras du souverain et lui attacha sur les épaules un manteau de velours.

Un prêtre portugais, couvert d'une chasuble et d'une étole blanches, s'avança ensuite suivi de son clerc portant un missel, sur lequel Alphonse jura d'observer inviolablement les paroles que le héraut avait prononcées au début de la cérémonie.

Le couronnement terminé, les assistants quittèrent la cour et reconduisirent le roi dans l'intérieur de son palais, tout en lui jetant sur le corps du sable et de la poussière, afin de l'obliger à se souvenir que, tout roi qu'il était depuis un instant il ne serait un jour que cendre (*pulvis*).

Durant huit jours Alphonse, sans pouvoir sortir de son palais, reçut les



visites interminables de ses fidèles sujets lui apportant leurs présents, leurs vœux et leur soumission.

Mais après le rire les larmes, après la joie la douleur, après la note gaie les glas, les sombres deuils; dès son avènement au trône, Alphonse eut à combattre une rébellion provoquée par un de ses frères qui avait juré de le détrôner. Il réunit à cet effet une armée d'environ dix mille hommes, nombre bien inférieur à celui des rebelles qu'il avait à combattre. Ces rebelles, païens fanatiques, s'étaient groupés par milliers autour du frère du roi, dans l'espoir de tirer vengeance d'Alphonse qui, converti au christianisme essayait de supprimer chez ses sujets l'idolâtrie et surtout la polygamie.

Retranché dans sa capitale avec sa petite armée, Alphonse soutint vaillamment durant plusieurs jours les assauts violents de ses adversaires, pour la plupart nègres issus de la province de Panga, et ne dut sa victoire définitive, la déroute complète des assiégeants, qu'à l'intervention miraculeuse, écrit Pigafetta, « d'une Vierge céleste qui marchait à la tête de son armée, et de l'éclat de la lumière qui sortait d'un cavalier monté sur un cheval blanc et portant une croix rouge sur la poitrine ».

Que de superstition, de foi aux miracles, chez ces païens des derniers siècles, à peine convertis, mais épris naturellement du merveilleux et du surnaturel!

En reconnaissance, toutefois, de cette victoire attribuée au ciel, Alphonse obligea son frère à payer comme indemnité de guerre tous les frais nécessaires à la construction d'une église catholique. Puis il continua à faire du prosélytisme, parfois même militant, en faveur de la religion. Sur son ordre, toutes les idoles adorées par les païens furent apportées dans un même endroit pour y être brûlées. Cet autodafé réduisit en cendres les images différentes, et grossièrement taillées dans des bois divers, de démons hideux et effrayants; des dragons vivants, nourris à grands frais de mets succulents par les indigènes; des couleuvres et des serpents d'une grosseur effroyable, des boucs, des tigres, des hippopotames, tous les animaux ayant, par le seul fait de la terreur qu'ils inspiraient aux païens, droit à leur vénération; et tous les objets multiples et variés du culte des nègres congolais, tels que : oiseaux nocturnes, herbes vénéneuses, arbres élevés, morceaux de bois, pierres, bêtes vivantes et mortes, et jusqu'à des peaux d'animaux empaillées.

En leur lieu et place, Alphonse fit distribuer à ses sujets des croix peintes, des images de saints, des chapelets sculptés et d'autres articles de piété importés au Congo par les missionnaires portugais.

Ce zèle pieux valut au roi Alphonse, écrit Pigafetta, « une maladie lente



et douce, qui ne le fit pas souffrir, mais le rappela au ciel, du fond de cette vallée de misère ».

Le clergé portugais lui réserva de pompeuses funérailles; il empêcha la coutume des douze filles vierges ensevelies vivantes avec les cadavres des rois défunts, mais il fut impuissant à réprimer les orgies et les débauches par lesquelles, durant huit jours, les sujets d'Alphonse manifestèrent la douleur de l'avoir perdu.

Son successeur élu fut son fils don Pedro, « tout à fait semblable à son père, en ce qui touchait la religion ».

Sous le règne de ce dernier, l'évêque portugais de l'île de Saint-Thomas fit une visite à ses fidèles du Congo, et fut reçu par le roi et les indigènes avec des démonstrations de joie et des honneurs incroyables.

Débarqué au port de Prazza, sur l'Atlantique, à une distance de Banza (San-Salvator) d'environ cent cinquante milles, l'évêque put parcourir la route de l'Océan à la capitale du Congo sur des nattes tissées en joncs de diverses couleurs. Il reçut des indigènes accourus sur sa route les présents les plus considérables et les plus étranges, des agneaux, des chevreaux, des poulets, des perdrix, des poissons.

Mort quelque temps après ce voyage, cet évêque de Saint-Thomas fut remplacé dans sa charge épiscopale par un nègre congolais de race royale nommé don Rodrigo, qui fut aussi le premier évêque du Congo. Premier évêque, hélas! qui n'eut pas le temps, avant de mourir, d'arriver dans la capitale de son État spirituel.

Don Pedro, roi du Congo, suivit très vite aussi l'évêque Rodrigo dans la tombe, ne laissant pas de fils.

La couronne royale du Congo passa dès lors à Francisco, frère du roi précédent, qui la transmit aussitôt, par sa mort subite, à un cinquième roi chrétien du Congo : le roi Jacques.

Ce souverain libéral et magnanime, magnifique en vêtements, renonça au costume de ses pères pour s'habiller comme les Portugais. Sa libéralité le poussait à donner ses habits soyeux aux gens de la cour, après les avoir portés deux ou trois fois. Bon nombre de marchands du Portugal, en exploitant cette passion du roi nègre, s'enrichirent dans la vente de soieries et d'étoffes précieuses, jusque-là inconnues au continent noir.

A son décès, une révolution surgit au Congo; des discordes sanglantes s'élevèrent entre les grands et les esclaves du pays.

Les satrapes, en désaccord, durent élire coup sur coup trois successeurs différents à la couronne.



Le premier élu, fils aîné du roi Jacques, fut tué le jour même de son élection.

Le second, proclamé roi par la majorité du peuple et des courtisans, fut égorgé par les Portugais et les satrapes, au moment où le peuple le saluait roi avec des acclamations enthousiastes.

Le peuple nègre courroucé prit les armes, les poignards et les haches, les flèches et les arcs, et massacra tous les Portugais, à l'exception des prêtres, par respect pour leur ministère.

Au lendemain de ces *vêpres congolaises*, don Henri, frère du feu roi don Jacques, monta sur le trône du Congo.

Son premier et seul acte de gouvernement fut de conduire ses troupes contre les tribus nègres d'Anzicha, qui avaient profité des discordes du Congo pour essayer de secouer le joug.

Ces peuples anziques (nom moderne : Loutsa-Nsigué) habitaient les territoires voisins des lacs, à l'orient du fleuve Zaire. Sauvages au delà de toute limite, ils se dévoraient entre eux, sans épargner leurs amis, leurs plus proches parents.

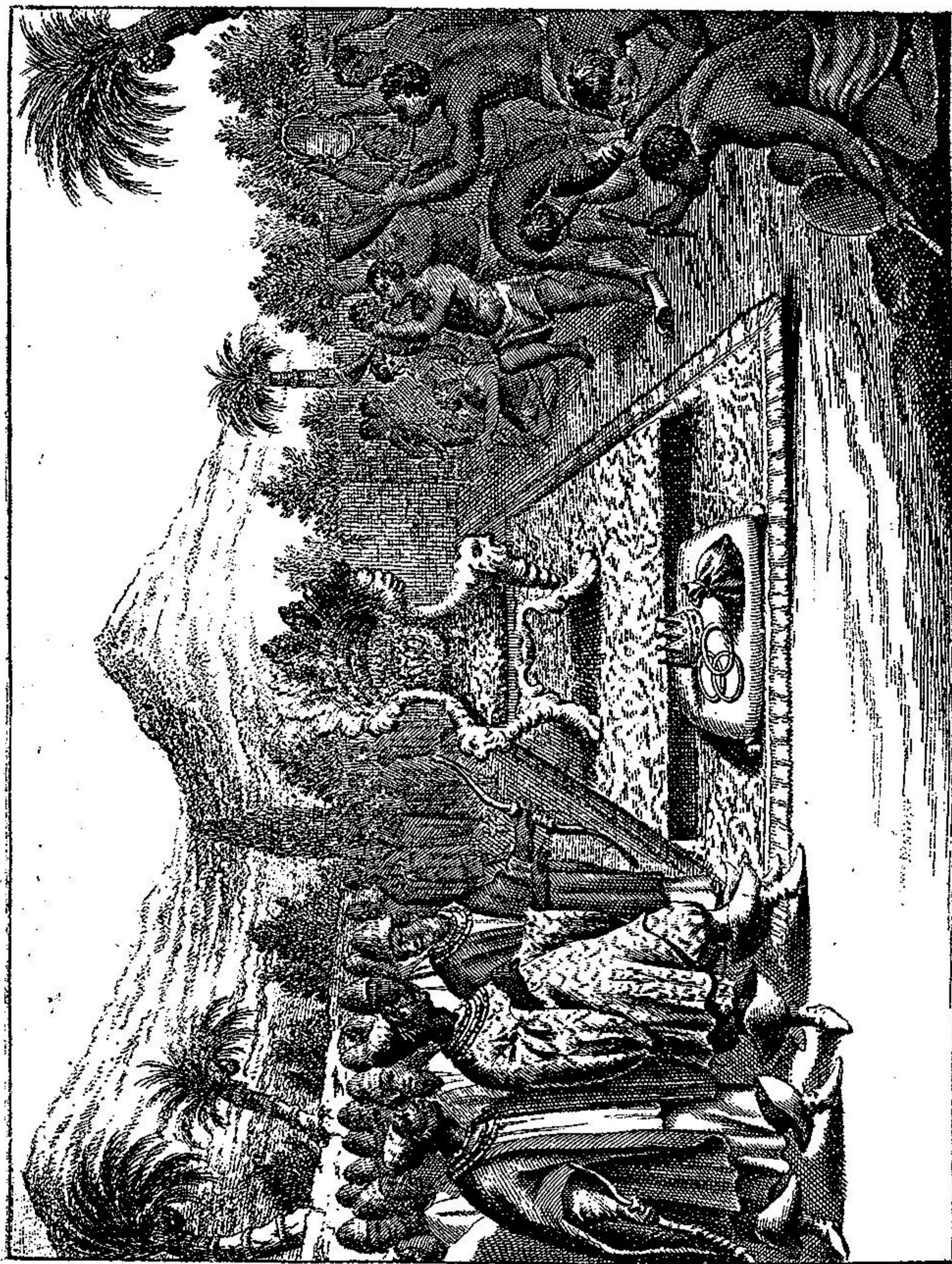
Dans leur pays croissait le bois de santal rouge, qu'ils appelaient *tavilla*, et le blanc, dont la meilleure qualité, réduite en poudre et mélangée avec de l'huile de palme, leur servait à s'enduire le corps pour se donner une bonne constitution et conserver leur santé.

Ils avaient pour armes de petits arcs dont le bois était entouré de peau de serpents multicolores, préservatrice des insectes et des vers. La nature leur fournissait des cordes pour ces arcs, des roseaux ou plutôt des joncs de couleur rouge, souples et flexibles. En outre, des haches au fer bien affilé, à deux têtes opposées, dont l'une était convexe, en demi-lune, et l'autre aplatie, en manière de marteau, fixées par des lames de cuivre à un manche fort court, leur servaient à la fois d'épée et de bouclier. Ils portaient des hallecres faits de bandes de peau d'éléphant, larges de trois doigts, épaisses de deux, arrondies au moyen du feu, dont ils se servaient comme cottes de mailles.

Hommes alertes, méprisant le danger, ils bondissaient par monts et par rochers, tenant leur vie pour rien, chassant pour leur nourriture, guerroyant contre les tribus voisines pour faire des prisonniers et alimenter ainsi leurs marchés de victuaille humaine.

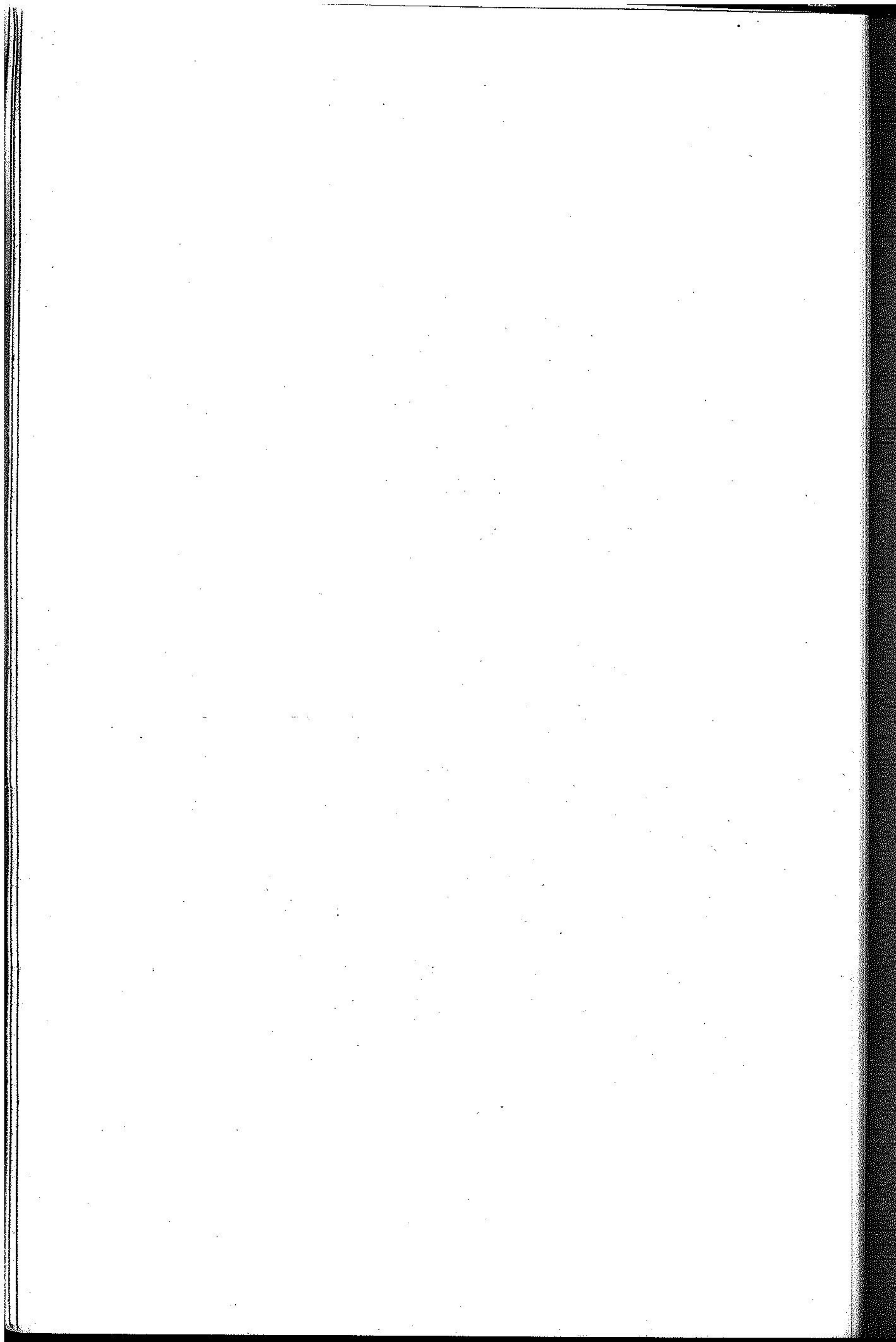
Troquant leurs esclaves, le lin abondant dans leurs champs fertiles, l'ivoire arraché aux éléphants nombreux de leurs forêts, contre le sel, les coquillages de Loanda, les étoffes de soie, les verroteries, ils estimaient surtout les couteaux portugais. Ces couteaux leur servaient à s'orner le visage





LE COURONNEMENT DU ROI ALPHONSE (D'APRÈS UNE ANCIENNE ESTAMPE).







de cicatrices larges et profondes : ignoble tatouage infligé également à leurs femmes.

Henri trouva la mort en combattant les rebelles d'Anzicha. Alvaro I<sup>er</sup>, fils aîné d'une de ses esclaves, avait, en l'absence du roi précédent, géré le gouvernement du Congo ; son élection au trône fut assurée de ce chef.

Homme débonnaire et de bon jugement, son premier soin fut d'apaiser les troubles locaux et de rendre à son pays son ancienne tranquillité. Il s'excusa par lettres au roi de Portugal du massacre des Européens, priant le monarque d'encourager comme par le passé les relations commerciales et amicales des deux peuples.

Ce souverain eut un instant l'envie de renier la foi catholique dans laquelle il était né, pour retourner aux croyances païennes de ses ancêtres. Parmi ses familiers, son confident intime, un nègre appelé Francisco Bullamatara, déblatérât chaque jour devant lui contre la religion des blancs prohibant la polygamie, cette liberté chère aux fils des pays chauds. Et Alvaro se laissait chaque jour convaincre davantage par les conseils de Francisco.

Soudain le ciel intervint. Francisco mourut, et son corps, malgré tout, enseveli dans une église, fut, dans une nuit de tempête, enlevé par les mauvais esprits qui avaient, en grand tumulte, rompu, déchiré les nattes de la toiture pour pénétrer dans les saints lieux.

Le lendemain matin, terrifié devant le toit déchiré de l'église et la disparition du cadavre, le roi chrétien pensa à la vengeance divine et se repentit. Il n'avait pas songé aux hyènes et aux chacals.

Alvaro donna de plus tristes exemples de sa pusillanimité.

Des bords lointains des lacs où le Nil prend sa source, les Giachas, hordes barbares et nomades, Huns du centre africain, monstres friands de chair humaine, vinrent assiéger Banza. Ces redoutables ennemis, géants nus, ayant pour toutes armes des massues, des poignards et des javelots, effrayèrent Alvaro qui, présageant sa défaite, quitta la ville à la faveur de la nuit et s'embarqua sur le fleuve Zaire, où le suivit toute sa cour.

A l'exemple de leur roi les habitants de Banza s'enfuirent, et la capitale du royaume du Congo, livrée aux Giachas, fut en partie incendiée et entièrement pillée.

Le lâche souverain, pour rentrer en possession de son domaine, implora le secours de don Sébastien, roi de Portugal, qui lui envoya en toute hâte le général Francisco Govea, à la tête de six cents soldats et de nobles Portugais volontaires.

Cette petite armée européenne, arrivée au Congo, put, après une année



et demie de rudes et nombreux combats, chasser entièrement les Giachas du royaume. Les géants noirs reculèrent devant le fracas et les projectiles des bombardes et des arquebuses des Portugais.

Alvaro remonta sur son trône, restaura sa capitale, et, reconnaissant envers les Portugais des services rendus par eux, flatté de l'ambassade que le roi Philippe II d'Espagne et du Portugal, succédant à don Sébastien, lui envoya à l'occasion de son avènement, concéda au roi de Castille différentes mines d'or, d'argent et autres métaux qui abondaient dans son royaume.

Le Portugais Édouard Lopez fut chargé par Alvaro I<sup>er</sup> de porter à Philippe II la nouvelle de cette concession. Lopez partit du Congo pour n'y plus retourner.

Alvaro II, roi régnant, peu après le départ d'Édouard Lopez, sur les principautés collectives formant le vaste royaume du Congo, disposait à son gré des propriétés et des biens de ses nombreux sujets; aussi ses coffres et ses silos regorgeaient-ils d'une innombrable quantité de petits coquillages, brillants et agréables à la vue.

Ces coquillages, richesses métalliques du roi nègre, plus précieuses pour lui et ses populations tributaires que l'or et que l'argent, constituaient la monnaie courante du pays. Ils provenaient d'une petite île plate nommée « Loanda », sorte de dépôt de limon et de sable, formée dans l'océan Atlantique, à l'embouchure du Coanza, fleuve de l'Angola, province du sud du Congo.

Les femmes habitant cette île consacraient leurs journées entières à la pêche de ces coquillages, à la frappe de la monnaie. Tandis que leurs maris, chasseurs, couraient, sous les forêts de palétuviers, à la poursuite des cerfs rapides ou des sangliers sauvages, elles, près des rives de l'île, entrées dans la mer, toutes nues, le corps penché sur leurs jambes droites, les seins pendants, battues par les vagues grisâtres, plongeaient et replongeaient dans les eaux peu profondes de légères corbeilles de jonc, dont elles retiraient, mêlées aux sables, aux algues, au limon, les petites perles grises destinées à grossir le trésor de leur roi.

Ce riche souverain avait aussi son armée, composée de guerriers, tous gens de pied, disséminés sur les divers points de son domaine, mais prompts à se grouper, à se réunir à la voix de leur chef. Témoin le fait suivant que nous extrayons les récits de Pigafetta : Histoire du Congo.

Don Sébastien, roi de Portugal, successeur de don Juan II, encourageant par tous les moyens le trafic de ses nationaux avec les naturels des côtes africaines, jugea bon d'expédier, sous le commandement du Portugais



Paul Diaz, une véritable flottille de navires chargés à ses frais de marchandises précieuses, pour la province d'Angola. Don Sébastien confia de plus à Diaz la mission de soumettre à la domination portugaise tous les peuples vivant depuis l'embouchure du Coanza jusqu'au quinzième degré de latitude nord.

Diaz parvint au port de Loanda, vendit ses marchandises, amassa de grandes richesses, et s'établit sur le continent africain, près d'Angola, pour attendre une occasion favorable à l'accomplissement de sa mission. Cette occasion ne tarda pas à s'offrir.

Des marchands portugais et congolais, s'étant, selon la coutume, rendus à l'époque fixe aux grands marchés tenus dans la ville de Cabaza, résidence du roi d'Angola, vassal d'Alvaro II, furent massacrés en route sur l'ordre du souverain d'Angola, jaloux de s'approprier leurs denrées. Un différend violent éclata aussitôt entre le souverain et le vassal ; la guerre fut déclarée.

A l'appel d'Alvaro, soixante mille soldats répondirent.

Il en vint de Bamba, pays des nègres valeureux et robustes, capables d'un seul coup de hache de fendre en deux un esclave, ou de briser la tête d'un taureau ; d'Anzicha, terre des noirs anthropophages, voisins du désert de Nubie, lestes archers dont l'adresse était si grande, qu'ils perçaient, au vol, de leurs flèches courtes, les plus rapides oiseaux. Il en vint des forêts et des plaines, des monts et des vallées, de tous les points du bassin gigantesque qu'arrose le fleuve Congo.

Bientôt, groupés au pied des collines, entre les fleuves Coanza et Luiola, les guerriers d'Alvaro II furent placés sous le commandement de Diaz, en face de l'armée du roi d'Angola.

Ils étaient tous là, enfants de races belliqueuses, insouciant de la mort, prêts à braver tous les dangers, heureux de risquer leurs vies pour défendre une cause qu'ils ignoraient, mais qu'ils savaient être celle de leur roi.

Leur masse noire, au-dessus de laquelle planaient des lambeaux soyeux d'étoffes multicolores, offrait aux regards du Portugais un étrange spectacle.

De ces guerriers sauvages, les uns, exécuteurs des sonneries et des commandements des chefs, portaient de grandes crécelles de bois qui, agitées, rendaient des sons terribles ; les autres frappaient à tour de bras, avec des marteaux d'ivoire, sur des tambours formés de cuirs épais tendus sur des cylindres d'écorce ; d'autres encore, musiciens arrachaient des sons stridents, belliqueux, en soufflant dans de longues trompes, défenses creuses d'éléphants, percées sur les côtés de trous mal arrondis.



Tous obéissaient à de grands chefs noirs, à l'aspect redoutable, coiffés de vraies forêts de plumes ocellées d'autruches, de paons et de coqs. Leurs poitrines, nues, noires et reluisantes, étaient garnies de lourdes chaînes de fer portées en sautoir.

Le bas de leurs corps disparaissait sous des robes blanchâtres, dont ils relevaient les pans pour les attacher à leurs ceintures, travaillées, garnies de clochettes tintant à chaque pas, au moindre mouvement.

Ils portaient chacun leur arc, leur poignard et leurs flèches, et étaient prêts au combat.

La bataille s'engagea; la masse se désunit; le premier rang des guerriers congolais s'avança vers les Angoliens.

Les combattants de ce rang d'élite prirent entre eux de larges intervalles, pour lancer plus facilement leurs traits et éviter, par des bonds de côté, les flèches des ennemis. Bientôt, lassés, ils battirent en retraite, aux sons convenus des tambours, et furent en hâte remplacés par un rang de nouveaux soldats, auxquels succédèrent encore des troupes fraîches et reposées.

Enfin Diaz, jugeant au nombre des Angoliens tués, que la victoire était sienne, ordonna aux Congolais de charger l'ennemi au poignard. Des milliers de nègres congolais, enjambant les haies, les ravins et les obstacles d'une plaine inculte, coururent avec des cris sauvages sur les Angoliens éperdus, qui reculèrent, vaincus, jusqu'au delà des rives du fleuve Coanza, tandis que dans les airs crécelles et tambours, trompes d'ivoire et clochettes répandaient des sons bruyants et victorieux.

Alvaro et Diaz avaient vengé le massacre des victimes du roi d'Angola. Diaz soumit peu après le territoire de ce souverain à la domination du Portugal; et le roi du Congo, au palais de Banza, — ou San-Salvator — capitale de son royaume, s'appêta à goûter les joies de l'hyménée.

Le mariage d'un roi du Congo était au seizième siècle, une cérémonie peut-être réjouissante pour lui et la *Mani-Mombanda*, c'est-à-dire la Dame des femmes, qu'il épousait, mais elle ne l'était assurément pas pour ses nombreux et respectueux sujets.

Dès la première nuit des noces, des délégués spéciaux étaient chargés de pénétrer dans toutes les maisons et les huttes des habitants aisés du royaume, de mesurer la longueur des lits et d'exiger de leurs propriétaires tant par empan. Ce singulier impôt, levé pour la nouvelle reine, avait le nom de *pintelfo*.

Quelque temps après Alvaro II mourut, et avec lui s'arrêta l'histoire connue des premiers rois chrétiens du Congo.



Comme leur royaume, les rois restèrent durant deux siècles ensevelis dans un oubli presque complet. De loin en loin, quelques missionnaires romains ou français parlèrent encore, au cours des dix-septième et dix-huitième siècles, de l'existence d'une contrée gouvernée par des majestés noires à l'embouchure du Zaire; mais, dans ces temps modernes, le cours de l'énorme fleuve africain resta pour la science un mythe légendaire, une énigme indéchiffrée.

Le dix-neuvième siècle vit à peine se terminer la période de gloire et de désastres qui a marqué ses premiers ans dans l'histoire des guerres européennes, que les Anglais, soucieux des intérêts de la science géographique, se préoccupèrent activement de la recherche des sources des grandes routes fluviales africaines, et en particulier de celles du Congo.

En 1816, le gouvernement britannique envoya à l'embouchure de ce fleuve une expédition sous le commandement du capitaine James Kingston Tuckey.

L'amirauté anglaise fournit au chef de cette mission les instructions les plus précises touchant les recherches à faire au Congo.

Il s'agissait surtout de remonter le Zaire, pour faire connaître si ses sources ne se confondaient pas avec celles du Niger, de décrire les affluents de cet énorme fleuve et d'en définir le nombre.

Le président du conseil maritime anglais de 1816, en posant au départ du capitaine Tuckey le précédent problème à résoudre, avait ajouté que « jamais dans aucune contrée du monde une expédition de découvertes n'avait été envoyée sous de meilleurs auspices et de plus flatteuses espérances de succès que celle qu'il allait diriger ».

Ces paroles encourageantes durent, transformées en amère dérision, revenir plus tard à la mémoire de Tuckey!

Son expédition, composée de vingt-six Européens, partit d'Europe sur le navire *le Congo*, et arriva à l'embouchure du Zaire, diminuée de deux personnes mortes pendant la traversée.

Elle put, durant trois mois, remonter, sur une longueur de 172 milles (environ 450 kilomètres), le fleuve Congo, jusqu'à la cataracte de Sangalla, chutes d'Yellala.

Arrêtée là par la mort de Tuckey et de la plupart des personnes qui la composaient, cette expédition n'eut pas les heureux résultats qu'attendait d'elle l'amirauté britannique.

Elle servit néanmoins, pendant plus d'un demi-siècle, à résumer les premières notions géographiques exactes sur le cours du haut Congo.

Après elle, un nouveau silence, de nouvelles pages blanches arrêtaient



---

l'histoire du fleuve africain et des terres qu'il arrose, histoire que le docteur Bastian, voyageur allemand au territoire du Congo en 1857, et le lieutenant Grandy, en 1873, furent, par l'insuccès de leurs expéditions successives vers le continent noir, incapables de tirer de l'oubli.

L'immortelle gloire d'avoir, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, enrichi le volumineux domaine des connaissances géographiques de la découverte totale du cours du fleuve Congo, incombait à un explorateur anglais : Henry Moreland Stanley.

